

Une semaine, un livre

N°409, 23 mai 2021

Kim Thúy

Ru

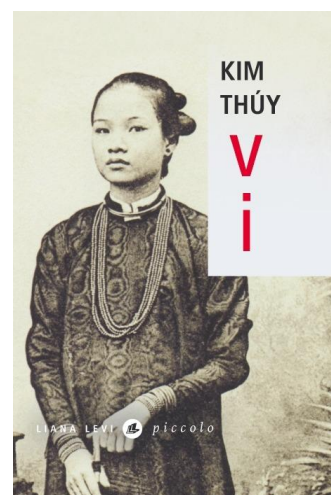
2009, Liana Levi 2010, 152 pages

Mãn

2013, Liana Levi 2013, 200 pages

Vi

2016, Liana Levi 2016, 148 pages



Une femme se souvient de son enfance et de sa jeunesse. A huit ans elle est déracinée, elle quitte le Vietnam dans des conditions très difficiles, elle fait partie des innombrables *boat people* qui ont été contraints de fuir le régime. C'est au Canada qu'elle a refait sa vie.

Dans *Ru*, *Mãn* et *Vi*, Kim Thúy revient sur son passé et, à travers ses doubles fictionnels, elle raconte ses souvenirs d'enfance au Vietnam, les moments difficiles, voire terribles, du départ, du voyage et de l'exil, ainsi que les bonheurs de sa vie nouvelle. Elle creuse la mémoire, va retrouver les ancêtres et ses racines, identifie les éléments de son patrimoine, reforme le puzzle de sa vie et décrit la construction de sa nouvelle identité.

Dans *Ru*, elle colle au plus près de ses souvenirs qu'elle enfile les uns après les autres comme des perles sur un collier par un jeu de courts paragraphes évoquant chacun un sujet précis.

Dans *Mãn*, elle poursuit son récit de la même façon, centré cette fois sur la vie d'adulte au Canada, et au rôle de la cuisine dans sa perception du monde et dans l'amour.

Avec *Vi*, Kim Thúy revient sur le Vietnam, l'exil et l'adaptation au Québec à travers un récit plus classique comme si les éléments de souvenirs étaient cette fois « recollés » et qu'un récit linéaire pouvait être établi.

Kim Thúy écrit dans une langue sensuelle, douce et poétique. Comme chez Aki Shimazaki (*une semaine un livre* n°222 et 246), japonaise vivant au Canada et écrivant en français, son œuvre montre la force de la langue française en littérature et la capacité d'écrivaines dont ce n'est pas la langue maternelle de s'en emparer.

.

Kim Thúy est née en 1968 à Saïgon dans une famille de lettrés : son père est philosophe et son grand-père est préfet. À 10 ans, elle fuit le Vietnam avec ses parents et deux frères dans la cale d'un boat-people. Ils arrivent d'abord dans un camp en Malaisie puis rejoignent le Québec où ils s'installent. Elle étudie la linguistique et le droit à l'université de Montréal. Elle travaille comme interprète puis tient un restaurant de 2002 à 2007. Son premier roman est publié en 2009. Elle a écrit neuf livres.



Une semaine, un livre

Extraits :

Moi, je n'ai jamais eu d'autres questions que celle du moment où je pourrais mourir. J'aurais dû choisir ce moment avant l'arrivée de mes enfants, car j'ai depuis perdu l'option de mourir. L'odeur surette de leurs cheveux cuits sous le soleil, l'odeur de la sueur dans leur dos la nuit au réveil d'un cauchemar, l'odeur poussiéreuse de leurs mains à la sortie des classes m'ont obligée et m'oblige à vivre, à être éblouie par l'ombre de leurs cils, à être émue par un flocon de neige, à être renversée par une larme sur leur joue. Mes enfants m'ont donné le pouvoir exclusif de souffler sur une plaie pour faire disparaître la douleur, de comprendre des mots non prononcés, de détenir la vérité universelle, d'être une fée. Une fée éprise de leurs odeurs.

(Ru)

Le dernier souvenir que Hông a gardé de son père est un bol en plastique jaune décoloré contenant un bouillon clair avec un morceau de tomate et quelques bouts de tiges de persil. Il l'avait déposé dans un coin du terrain en passant devant son frère, qui avait gardé le bol entre ses mains, dans l'enceinte de ses jambes pliées, et attendu que Hông arrive au grillage pour lui faire boire un peu de cette eau tomatée. Elle n'avait jamais goûté à un plat aussi délicieux. Depuis sa libération, elle tentait de retrouver ces saveurs en cuisinant cette soupe au moins une fois par semaine. Peu importe la variété de tomate, elle était incapable de reproduire le souvenir indélébile mais fuyant de ces quelques gorgées. Nous avons donc immortalisé la recette à la mémoire de son père.

(Mãn)

Nous sommes arrivés dans la ville de Québec pendant une canicule qui semblait avoir déshabillé la population entière. Les hommes assis sur les balcons de notre nouvelle résidence avaient tous le torse nu et le ventre bien exposé, comme les Putai, ces bouddhas rieurs qui promettent aux marchands le succès financier et, aux autres, la joie s'ils frottent leur rondeur. Beaucoup d'hommes vietnamiens rêvaient de posséder ce symbole de richesse, mais peu y parvenaient. Mon frère Long n'a pas pu s'empêcher d'exprimer son bonheur lorsque notre autobus s'est arrêté devant cette rangée de bâtiments où l'abondance était personnifiée à répétition : « Nous sommes arrivés au paradis ! »

(Vi)

.